FRC 3 27311

OPINION

Case FRC 23700

DE J. P. PICQUÉ,

Député du Département des Hautes-Pyrennées.

Sur le projet des Discours Décadaires.

CITOYENS, REPRÉSENTANS,

VOUS ne voulez pas seulement l'instruction de quelques hommes, un plan plus vaste vous occupe. C'est la morale de la génération toute entière, fondée sur des principes si longtems négligés, si légèrement sacrifiés au vain appareil de quelques arts frivoles. Ainsi, vous ne permettrez pas qu'un système d'organisation sociale soit offert à l'enthousiasme ni aux préjugés comme l'objet d'un culte superstitieux et d'une fausse doctrine.

La nation veut l'indépendance la plus absolue des opinions; vous rejettez chaque jour le respect aveugle, [illegible] une confiance sans bornes, dont tant de coupables ont abusé, ne

THE NEWBERRY LIBRARY

peut convenir aux fondateurs de la république.

Je ne viens donc pas comme quelques insensés, attaquer le droit naturel de manifester sa pensée par la parole, ou par les écrits ; mais vous prémunir contre les dangers d'un établissement qui donneroit à de prétendus régulateurs de l'esprit public une influence dangereuse sur les vertus d'une grande nation, que l'exemple de tous les crimes n'a pu corrompre.

Je l'avoue, quand je considère qu'à telle heure, à tel jour de la décade, plus de cinquante mille tribunes sont ouvertes aux sophismes, aux apôtres populaires, je crains pour la liberté les ruses d'une charlatannerie présomptueuse, intéressée, dont jusqu'ici le bon sens du peuple a su triompher ; je crains bien plus, je ne sais quel jargon faussement patriotique, encore plus méprisable que l'ignorance. Je vois, si vous ne prévenez ce malheur, nos lois ensevélies comme celles d'un ancien peuple conquérant, sous le fatras de commentaires, entrepris ou mis au jour par une foule d'obscures interprètes ; ils se diront modestement les plus sages des hommes ; eux seuls poseront la borne de l'autorité, ou la livreront à leur gré à des factions nouvelles.

Qui me répondra, citoyens, si vous abandonnez le soin de régler les grands intérêts des mœurs publiques à l'inexpérience des trafiquans de morale, les erreurs d'une mauvaise logique, celles d'une politique imprudente ou astucieuse ; des égaremens d'un zèle foible et inconsidéré ? car n'espérez pas réduire à la lecture des discours d'un rituel politique, des instituteurs,

dont le moins habile se croira plus savant que votre comité d'instruction ?

Ce ne sont pas de beaux discours qui font les bonnes mœurs d'un grand peuple ; mais les loix sages et les exemples : la morale est une science pratique qui doit être le résultat de l'éducation. Voulez-vous la rendre ennuieuse ou ridicule ? laissez-la réduire en mauvais sermons ? Voulez vous que les françois parlent patriotisme et morale comme les dévots parloient religion sans la pratiquer ? Etablissez des prédicateurs de morale et de patriotisme, ou plutôt évitez le reproche que Socrate faisoit à son disciple Euclide, sur sa loquacité : *Tu sauras*, lui disoit-il, *disputer avec les sophistes, mais tu ne sauras pas vivre avec des hommes.* Nous devons former des patriotes, et non des discoureurs de morale. Je ne vous dirai pas avec Rousseau, que la parole n'est pas naturelle à l'homme, parce qu'on a tiré des bois, des sauvages muets. Les hommes rassemblés, sentent par-tout le besoin de rendre leurs idées, ou d'exprimer leurs besoins, par l'articulation des sons. Nous devons sans doute encourager l'éloquence, favoriser l'essor du talent par des honneurs, des récompenses. L'éloquence est la fille des républiques, et le caractère des peuples libres. Mais craignez de la confondre avec la trivialité du style, avec ce parlage ennuieux et de commande, qui ne feroit que l'avilir, et la travestiroit bientôt en formules imitatrices, en phrases languissantes et bannales. N'avez-vous pas vu des pitoyables jeux de mots, des logogriphes politiques prononcés dans une tri-

bune, saisis par cinq cents échos, vous revenir en adresses monotonnes et diffuses, toutes empreintes d'une imitation serville ? Gardez-vous de prescrire des règles au génie ; il ne se laisse pas asservir. C'est de tous les êtres celui qui est vraiment libre, même sous le joug de l'esclavage.

Citoyens, depuis que le genre humain s'est formé en grandes sociétés, des hommes ont eu la manie de vouloir instruire d'autres hommes. Examinons leurs succès et le mal qui suivit constamment le zèle indiscret pour la parole. Nous conviendrons aisément que toutes les prédications, en comptant celles qui firent égorger des milliers d'Albigeois, jusqu'à celles de la Saint-Barthelemy, ont pu produire des changemens dans les religions, mais qu'elles n'en prouveront aucun sur les mœurs. Les Italiens et les Espagnols encore aujourd'hui, plus prêchés que nous ne l'avons été, sont restés les mêmes, parce que l'autorité qui peut élever un autel, ne peut donner une vertu. Le magistrat à Rome, avoit seul le droit de parler au peuple. Sous Constantin, le magistrat se tut et le prêtre parla. Jamais il n'y eut plus de débauches, de corruption, de concours, de ce que les crimes ont de plus atroce.

Que les cinquante mille instituteurs qui vont couvrir la surface de la république, française, parlent au nom de la loi, et vous verrez naître les controverses, les françois embrasser des sectes, aux noms sacrés de liberté, de patrie, d'obéissance aux loix ; succéder la manie du prosélitisme, les noms des chefs d'opinions. Vous avez détruit les corporations ;

vous aurez des sociétaires et des affiliations des désorganisateurs, honorés du titre de défenseurs du peuple, et les plus grands ennemis de son repos ; tout deviendra cabale, ou les prestiges les plus insensés seront inventés à l'appui de l'arrogance et de la fraude.

Nous devons, nous dit-on, d'autant plus favoriser les orateurs, qu'on assure que la révolution vient d'enrichir notre langue ; ce n'est pas assurément, selon moi, par l'étrange abus qu'on a fait des mots, de manière à ne pouvoir plus s'entendre. Au style académique, a succédé un néologisme frivole : heureusement sa foiblesse ne lui donnera qu'une existence éphémère ; il a tout compilé et tout improvisé, excepté le sens commun. Dans l'impuissance de faire de grandes choses, il a créé ou dénaturé des mots : ainsi, la *modération* n'est plus la fille de la justice, l'arbitre souveraine des conseils et de la guerre, qui produit la grandeur des peuples ; sait agir avec douceur, s'armer de fermeté et repousser l'injure. Nos orateurs modernes la regardent comme un raffinement d'aristocratie. L'homme d'Etat, est un fripon, le poltron est un muscadin ; un homme révolutionnaire est un enragé, un scélérat couvert de crimes, est un homme acerbe.

Je ne vous rappellerai pas, citoyens, le sort de deux républiques puissantes que l'éloquence de Démosthène et de Cicéron ont perdues, si je ne voulois fixer votre attention sur ce qui se passe sous vos yeux.

Socrate avoua que les faux savans de son tems avoient fait disparoître les gens de bien.

Comme au tems des républiques anciennes, les paroliers de nos jours, ont aux yeux de la multitude, tout l'avantage sur les penseurs les plus profonds, sur-tout si ceux-ci sont timides et modestes comme Socrate, Jean Jacques, et tant d'autres : vous le voyez, il ne s'agit pour les premiers que de conquérir la tribune, si la nature leur a donné avec le don des phrases une hardiesse imperturbable, des poulmons vigoureux pour pouvoir étouffer au besoin la voix des co-parleurs, affronter les brouhahas qui font perdre la gravité aux tribunes. Dans ce choc terrible, l'opinant saisit le gantelet pour combattre le préopinant ; ce ne sont plus des hommes, ce sont des géans qui meuvent les montagnes.

Dites-nous cependant, citoyens, quelles ont été vos alarmes, lorsque vous avez vu l'ambition s'emparer des plus grands paradoxes; combien de fois avec l'éloquence, en calculant avec ce mobile puissant, l'enthousiasme, les passions et les talens, l'orateur a fait écarter un projet utile, mais proposé par un rival; combien de fois l'intrigant a proposé un projet ruineux, mais brillant, ne cherchant pas la gloire de la patrie, mais un rôle? Combien de fois le souverain, dont le nom fut prononcé à la tribune avec une adresse perfide, fut sacrifié dans cette comédie politique à la soif du pouvoir et de l'argent! On ne doit pas confondre ces *fripons* avec une espèce d'extravagans, qui affectent de paroître pire qu'ils ne sont. Comme la vertu, le vice a ses hypocrites. Jugez d'un homme par la manière dont il parle, et aussi par celle dont il se tait. Vous voyez des hommes bornés, parler

plus fortement qu'ils n'agissent, quelques hommes d'esprit faire tout le contraire. Ceux-ci sont souvent embarrassés là où un sot ne soupçonne pas même de difficulté. Mais que l'orgeuil de ceux qui dans les assemblées politiques n'y apportent ni les rêveries de la stupidité, ni une fastidieuse logomachie, se console.

Spécialement chargés d'établir les bases de la prospérité publique, la France saura distinguer ses fidèles représentans. Ils peuvent bien dans le silence de leurs méditations, laisser un libre cours aux passions, et une lutte nécessaire à la liberté. La foudre repose dans le sein de la nue, elle éclatte, tous les partis disparoissent devant une imposante majorité.

Remarquez, citoyens, qu'aucune de nos grandes époques n'a été signalée par aucun de ces grands discoureurs, qui, s'il falloit les en croire, sont les seules puissances de la révolution.

La plume des philosophes avoit depuis longtems préparé la chute de la bastille, lorsqu'à la voix de Camille, le peuple de Paris s'y porta en foule, et cimenta sa conquête par le sang des traîtres.

Ce ne furent pas les interminables discours prononcés à la tribune, mais l'indignation publique, qui fit descendre au tombeau le dernier des Capets, et ses nombreux complices. La Convention nationale ne s'amusa pas à répondre aux longs discours de Robespierre et de St. Just : un décret rédigé en deux lignes, détruisit l'ouvrage de cinq années d'hipocrysie

et d'audace. Il suffit de ce peu de mots : voilà les Anglois, pour assurer nos triomphes, à Fleurus.

Enfin, les meilleurs discours, prononcés dans les circonstances les plus difficiles, n'ont intimidé aucune des factions que nous venons d'abattre.

Représentans du peuple, vous avez anéanti le trône, et décrété la république dès le premier jour de votre cession.

Nous devons conclure de tous ces faits, qu'il faut au moins être en garde contre l'enthousiasme et l'effet ordinaire des déclamations. L'art d'en imposer au peuple n'est pas encore épuisé. Espérons plutôt que des délibérations préparées par l'habitude des discussions, abondantes en idées, réfléchies, sages et non-tumultueuses, rétabliront les droits de la raison. Elle cessera d'être une bouffissure ridicule et babillarde, présage certain de la décadence du goût. Nos meilleurs loix, nos bons écrits, sont ceux qui ont été mûris par la réflexion. C'est de ceux-là seuls qu'il est permis de dire que la publicité est la sauve garde du peuple. Pourquoi, après les sacrifices de tant de ridicules, que nous devions à la monarchie, ne renoncerions-nous pas à une loquacité frivole ? Si on trouve que j'exagère, on ne voudra pas du moins que des institutions puissent encourager dans nos successeurs, cette malheureuse propension au parlage, qui nous a si souvent déshonorés aux yeux des étrangers, que l'art de bien faire soit toujours au-dessus de l'art de bien dire. Tous les hommes sont assez éloquens lorsqu'ils parlent de ce qu'ils savent ;

et comme les longs discours usent la pensée, le laconisme fut toujours la langue des peuples libres ; ce fut celle des Spartiates *brûlans de la fièvre de la vertu :* ce sera la nôtre ; nous apprendrons à manier la hache de Phocion.

Il est utile, il est nécessaire, de connoître les hommes, mais peut-être faut-il se défier de celui qui les connoît trop bien. Quiconque veut profiter de leurs vices, cultive beaucoup cette science. Rarement le besoin de se tenir sur la défensive, rendra aussi habile que l'envie de tromper.

Ce n'est pas seulement d'aujourd'hui que quelques hommes se croient appellés au difficile emploi de gouverner l'univers. Les poëtes ont eu les premiers cette ambition ; la majesté du style, la pompe des paroles, tous les charmes de la poësie, ont présenté les dangers des divisions. Jamais l'Iliade ne fut plus goûtée qu'au tems de Périclès, parce que dans cette période, le goût et l'esprit étant montés au plus haut dégré, le peupls même sentoit les beautés de l'éloquence et de la poésie. Envain Homère peint la discorde sous la forme d'un monstre affamé, qui ne se repaît que de la misère, des cris, de larmes et du sang des peuples. Les Grecs ne s'entredéchirèrent pas moins les uns les autres.

Les poëtes tragiques et comiques, en employant la terreur et la pitié, ont pensé que la morale mise en action, formeroit des citoyens vertueux dans le sein même des plaisirs ; mais en convenant que le théâtre nous a débarrassés de quelques ridicules, que l'on y pleure ou qu'on y rie, pouvons-nous dire

qu'il ait corrigé les hommes durs, injustes, oppresseurs, violens, sanguinaires, perfides ? N'avons-nous pas vu donner des larmes aux malheurs de la famille d'Agamemnon, et les refuser au cultivateur expirant de fatigues et de faim aux pieds de sa charrue.

L'histoire, plus simple dans ses exemples, mais perdue pour la multitude, en dévoilant les désordres qui couvrent la terre, nous apprend elle-même l'inutilité de ses efforts. Ce qui a rendu l'homme méchant, c'est le scandale universel de l'inutilité de la vertu et de la prospérité du vice. Le scélérat lit dans l'histoire qu'il y a plus de crimes heureux, que de vertus recompensées. Cromwel et Charles IX meurent dans leur lit, Socrate boit la cigue, Sydney meurt sur un échafaud.

On a long-tems pensé que la philosophie, n'empruntant dans ses leçons, ni les traits de la satyre, ni les prestiges du théâtre, ni le merveilleux de l'inspiration, ouvrant à tous le livre de la nature, nous offrira un peuple de sages..... Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité ! Tous les vices qui peuvent infecter des nations éclairées, subsistent. Quoi ! la vérité, la vertu seroient les filles de l'ignorance ? il est certain qu'en fait d'opinions, il est quelquefois plus à propos de prendre les hommes par le cœur, que de les attaquer par le raisonnement, parce qu'ils sont bien plutôt entraînés dans l'erreur par les sophismes des passions, que par une discussion sincère et scrupuleuse, et qu'ils y sont plutôt fixés par la persuasion que par la conviction.

Puisque nous n'avons rien à attendre des poëtes, des historiens, des philosophes, des moralistes, des orateurs, et que nous reconnoissons l'insuffisance des autres moyens proposés, quel sera donc le vrai régénérateur de nos mœurs? Législateurs, c'est vous? quand vous aurez fait votre devoir, je vous réponds du succès.

Le gouvernement tient dans ses mains deux grands ressorts des mœurs. L'un éloigne du vice, c'est *la punition;* l'autre dispose à la vertu, c'est *la récompense.* Voyez l'effet de celle-ci sur les talens, et jugez ce qu'elle peut pour la vertu.

Ce système de récompense et de punition, s'est présenté à tous ceux qui ont voulu donner des mœurs aux peuples. L'égalité si justement vantée, comme une source de vertus, ne réunit tant d'avantages que parce qu'elle etablit des différences entre les bons et les mauvais citoyens, qu'elle punit ou récompense avec justice. Mais dira-t-on, si la peine et la récompense sont les vrais ressorts des mœurs, que devient la beauté de la vertu? Platoniciens, Stoiciens, quiétistes-là, voulez vous que l'homme soit vertueux sans un intérêt bien matériel, bien sensible? vous ne connoissez pas, ou vous feignez de ne pas connoître le cœur humain.

Quand on parle des mœurs et de l'action du gouvernement sur elles, il faut bien distinguer les crimes que la justice punit, des vices qu'elle ne punit pas; les talens qu'un gouvernement encourage, des vertus qu'il laisse dans l'oubli. C'est dans ce point que toutes les opinions, tous les systémes de morale doivent se confon-

dre. Or cette justice humaine n'est ni inflexible, ni immuable, mais une relation entre l'action et l'état de la société. Elle peut varier à mesure que l'action devient utile. On ne peut en connoître les lois que par l'analyse des rapports compliqués et variables qui résultent des combinaisons civiles.

Supposons une grande cité polie et corrompue, où les arts frivoles sont portés à un si haut point, qu'un histrion y gagne plus en un jour qu'un laboureur en plusieurs mois.

Que la pudeur en soit bannie, que les mariages y soient outragés par les deux sexes; que la débauche y empoisonne la source même de l'espèce humaine; que dans cette citée, les vieillards conservent les désordres de la jeunesse, et que les jeunes gens y vieillissent avant la maturité; qu'il y ait toujours beaucoup d'argent pour les spectacles, la parure, la table, très-peu pour secourir les malheureux; qu'on y soit dispensé d'être homme de bien, pourvu qu'on y soit homme agréable;. . qu'on y plaisante sur tous les vices . . . qu'elle ville! j'entreprens de lui donner des mœurs.

Je commence par fortifier l'autorité paternelle, la première et la plus sacrée de toutes, celle qui gouverna les premiers hommes, celle que Romulus plaça à la tête de ses loix. Pour se convaincre de sa bonté, envisageons l'ordre qui régna dans les premières familles gouvernées par la loi naturelle. L'amour mutuel fut leur guide. Ah! que les soins qu'il dicte sont multipliés, lorsque c'est de bonne foi qu'on se dévoue à la douceur de son empire! déjà la vigilence des pères a construit des feuillées ou creusé des

antres pour y retirer leurs enfans. Ne craignons pas que la mère les abandonne un instant, qu'elle ne sache devenir industrieuse, empressée de pourvoir aux besoins essentiels. Le père redouble ses travaux à proportion qu'ils deviennent pressans. Il sent que les hommes sont faits pour avoir et pour pratiquer des vertus. Son exemple et ses leçons en gravent les principes, l'amour et le respect dans leur cœur.

Toute autre force ne feroit que se traîner avec lenteur sur la réformation des mœurs. La marche du gouvernement vers ce nouvel ordre de chose sera rapide et assurée. Toujours en action, si d'une main il inflige des privations, de l'autre, il atrtribue des distinctions, des préséances dans les fêtes populaires, des triomphes, des statues.

Athènes fut ramenée aux bonnes mœurs par la distribution des citoyens en autant de classes qu'il en falloit pour faciliter à l'aréopage et au archontes l'administration d'une bonne police. Que parmi nous des divisions et des subdivisions aient chacune des surveillans : que les citoyens inscrits, soient à la garde les uns des autres, et vous verrez bientôt, n'en doutez pas, les vices fuir à l'approche des punitions, et les vertus renaître avec les encouragemens : celui qui aura le secret de peupler une commune de bons citoyens, en peuplera la république entière.

C'est en partant des faits qu'on ne risque pas de rêver de systêmes, et d'être obligé, avec Platon, de faire descendre du Ciel des citoyens pour peupler la terre.

Personne n'ignore que durant plus de quatre cents ans, il n'y eût à Carthage, ni sédition considérable, n'y tyran qui eût opprimé la liberté.

Lorsque toute la Grèce fut corrompue, il y avoit encore des mœurs à Sparte. Cinq cents ans purent à peine ébranler l'édifice de Lycurgue.

Solon, avec des institutions plus douces, donna aux Athéniens un siècle de vertus ; ce fut celui des Miltiades, des Thémistocles, des Aristide, des Pythagore, des Socrate. Ce fut celui de la justice, de la générosité, de la probité, du respect pour les lois, du courage et des victoires.

Dans la liste des nations vertueuses, Rome républicaine ne doit pas être oubliée. Amateurs des arts, de l'esprit, des talens, vantez-nous le siècle d'Auguste : il est ici question des vertus qui illustrèrent ces toîts de chaume et ces foyers rustiques qu'habitoient la modération, la bonne foi, l'amour de la patrie, la religion du serment.

Le gouvernement ne connoît pas sa force, où ne veut pas l'employer. Plus éclairé que ne le furent jamais les républiques anciennes, aujourd'hui il peut tout. Qu'il appelle à son secour la censure. (1) Pourquoi ma foible voix n'a

(1) Que les hommes énergiques qui ont aidé si puissamment à la révolution sachent la terminer : qu'ils laissent à la raison tous ses droits, elle a aussi son énergie, il est tems de l'employer ; qu'ils se fassent lire tout ce qui a été écrit sur l'art de gouverner les nations et ce que leur ont dit en dernier lieu Robert Lindet, Lanthenas, Jean-de-Bry ; alors nous n'aurons plus une cruelle et trompeuse image de la liberté, des vertus éteintes ou persécutées.

t-elle pas été entendue lorsque j'ai proposé de l'établir ? elle eût prévenu les crimes, la trahison des ennemis de la république, la brutalité, la fraude, le brigandage de ses faux amis. Au reste, ce ne sont pas seulement les crimes qui détruisent la vertu. Les négligences, les fautes, la tiédeur dans l'amour de la patrie, des exemples dangereux sont des semences de corruption.

La marche de la censure et celle de la loi ne sont pas les mêmes. La loi en punissant les crimes les voit toujours du même œil et les perce du même glaive. La censure en poursuivant les vices que les lois ne peuvent atteindre, se plie au lieu, au tems, aux circonstances, aux passions qu'elle veut corriger. On est étonné, on est révolté, même au milieu des égorgemens dont on a voulu déshonorer la plus belle révolution, quand on lit la condamnation d'un enfant d'Athènes, qui perçoit les yeux à des cailles, et celle de l'aréopagite qui tua un moineau dans son sein pour éviter l'épervier. La loi n'avoit rien à dire ; mais les gardiens des mœurs prévoyoient que cette inclination sanguinaire pourroit un jour devenir funeste aux citoyens.

La loi ne sait que punir. La censure présenteroit au gouvernement ceux qu'il faudroit récompenser.

La censure, telle que je l'a conçois, sera sans danger pour la république et distinguée des tribunaux. Annibal étoit aux portes de Rome, jamais la censure ne fut plus redoutable, parce qu'il n'y avoit que le comble de la vertu ; qui pût soutenir Rome au comble du malheur.

468

A Sparte les éphores savoient mortifier les foiblesses du peuple, L'aréopage étoit lui-même soumis à sa puissance. Pour n'être pas nouveau, ce plan peut bien mériter quelqu'attention. Il offre le vice méprisé et malheureux, la vertu honnorée et heureuse, c'est tout ce qu'on peut attendre de l'humanité. Vieillards, femmes et anfans, tous sont appellés aux fonctions des censeurs, il ne s'agit que de les développer à propos pour l'éducation que la France attend de vous. Celle qui résultera des idées de Locke, de Montagne, de Plutarque, de Zénophon. Celle où l'on apprendra des vertus, comme on apprend ailleurs les sciences. Celle qui apprendra la pratique de l'humanité, fille de la justice qui produit la stabilité et la grandeur des républiques, celle enfin dans laquelle on demande de tel fonctionnaire public, s'il s'est bien conduit, et non s'il a beaucoup parlé.

De l'imprimurie de Guffroy, rue Honoré, n°. 35, cour des ci-devant Capucins.